

Gewissen, aus vielen Gründen, auch als Zeitgenosse betrachten dürfen.

Adriana Hass

D. I. SUCHIANU, CONSTANTIN POPESCU, *Shakespeare pe ecran*, București, Ed. Meridiane, 1976, 267 pp. + ill.

*Shakespeare pe ecran* (*Shakespeare à l'écran*) représente le troisième volume d'une série inaugurée il y a quelques années par le doyen des critiques roumains de film, D. I. Suchianu, avec la collaboration de l'historien du cinéma Constantin Popescu. Concus sous la forme d'«anthologies affectives» — tel que très plastiquement avait caractérisé Charles Ford le premier *opus* des deux auteurs —, les livres de D. I. Suchianu et C. Popescu contiennent chacun de pertinentes analyses d'œuvres de référence du cinéma universel.

À la différence des précédents — *Filme de neuitat* (Films inoubliables) et *Metamorfoze cinematografice* (Métamorphoses cinématographiques) et du titre ultérieur — *Drumuri, destine, climate* (Chemins, destinées, climats) comprenant des études sur les films les plus divers comme genres et catégories, *Shakespeare pe ecran* cerne une sphère manifestement plus restreinte, celle des transpositions de grand prestige à l'écran des œuvres shakespeariennes; comme d'habitude, les chroniques des films (sauf deux ou trois) sont écrites par Suchianu, alors que le «dossier» comprenant des données sur la genèse et l'historique des diverses pellicules est dû à C. Popescu.

Cette fois encore le goût et les préférences des deux auteurs, leur «affectivité» constituent les bases à partir desquelles le choix est fait, au risque de préférer certains films au détriment d'autres d'une valeur égale sinon supérieure. On se trouve ainsi devant d'amples analyses relatives à plusieurs films portant à l'écran *Roméo et Juliette* (George Cukor, 1936, Renato Castellani, 1954, Franco Zeffirelli, 1968) ou à des films moins connus et appréciés comme *La Nuit des rois* (Ian Frid, 1955) ou *Comme il vous plaira* (Paul Czinner, 1935); par contre, il n'existe que de sommaires références filmographiques sur des réalisations comme *Le trône ensanglanté* (Akira Kurosawa, 1957), *Hamlet* (Tony Richardson, 1969), *Le Roi Lear* (Peter

Brook, 1970), *Macbeth* (Roman Polanski, 1971) ou autres de même envergure.

«Il se peut qu'aucun des autres arts — peinture, musique, ballet — n'ait autant d'affinités avec le théâtre de Shakespeare que l'art du film, qui a prouvé non seulement qu'il s'entend à l'assimiler mais à la rigueur qu'il sait atténuer certains de ses manques techniques ou matériels, qu'il sait prolonger sa ligne poétique, prêter vie à tant d'élément que le dramaturge n'a fait que suggérer». Ce sont là les paroles des auteurs dans l'introduction au présent volume. C'est, de plus, une conviction devenue profession de foi et qui se fait sentir le long de l'ouvrage; des qualités unanimement reconnues de certaines réalisations shakespeariennes à l'écran ou — aspect d'autant plus intéressant du livre — telles autres vertus filmiques encore non relevées par les théoriciens du septième art sont mises en évidence par les auteurs avec clarté et passion.

Dans son style à ne pas confondre, D. I. Suchianu redécouvre aux spectateurs d'aujourd'hui le charme de quelques pellicules d'autrefois comme *La Mégère apprivoisée* — premier film shakespearien sonore tourné par Sam Taylor en 1929 — ou *Le Songe d'une nuit d'été*, la retentissante réalisation de 1935 du couple Reinhardt-Dieterle. Pour cette dernière pièce de même que pour d'autres films shakespeariens de prestige (tels ceux signés par Laurence Olivier et Orson Welles dont l'œuvre cinématographique inspirée des pièces du grand Will a été entièrement analysée), C. Popescu établit de minutieux «dossiers», accumulant avec zèle de nombreux arguments pour et contre en mesure d'offrir une image d'ensemble éloquente sur les films dont le livre s'occupe.

Un chapitre particulièrement intéressant est celui des films qui «s'inspirent» de Shakespeare, autrement dit de «climat» shakespearien, parmi lesquels les auteurs choisissent *Gentleman après minuit* (Archie Mayo, 1937), *Roméo, Juliette et les ténèbres* (Jiri Weiss, 1960), *Lady Macbeth de Sibérie* (Andrzej Wajda, 1961), *West-Side Story* (Robert Wise, 1961). «Ce serait un des aspects de la mise à l'écran de Shakespeare» affirme Suchianu. «Il se peut fort bien qu'un auteur de films compose une histoire qui n'a jamais été écrite par Shakespeare mais qui, par sa structure ou son thème soit très shakespearienne. En faire un film signifierait encore «mettre à l'écran» Shakespeare („faire du Shakes-

peare” diraient les Français)». Cette conception des auteurs leur a fait déceler des sens inédits dans des œuvres cinématographiques qui, tout en étant loin de clâmer leur appartenance à Shakespeare, restent pourtant shakespeariennes sinon dans la lettre tout au moins dans l’esprit.

Une filmographie aux intentions exhaustives (tâche spécialement difficile étant donné l’abondance du matériel en même temps que l’absence de sources documentaires systématisées sans parler des innombrables contradictions qui se trouvent dans les différentes sources) a pour principal but d’informer le lecteur sur l’existence d’autres nombreuses œuvres cinématographiques

qui n’ont pu être analysées au cours du volume. La filmographie (qui compte 29 *opus* shakespeariens, portés à l’écran en plus de 300 versions filmiques, en commençant par *Le Roi Jean*, tourné en 1899 par Sir Herbert Beerbohm Tree et en finissant avec les pellicules des années ’73—74, ainsi que d’autres genres de réalisations ayant des affinités avec le thème en question, comme par exemple celles qui sont consacrées au théâtre de Shakespeare, aux films documentaires sur William Shakespeare ou même à «Shakespeare en tant que personnage de film d’art») achève ce livre de grand mérite, utile aux spécialistes autant qu’au large public des amateurs.

*Olteea Vasilescu*